L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE COQ – LE BASILIC (2ème partie)

II. — LE COQ DANS LE SYMBOLISME CHRÉTIEN

Ce caractère d'oiseau de la lumière a été conservé intégralement au Coq par tout le premier millénaire chrétien. Dans les temps précédents, les Égyptiens avaient imposé parfois sa forme à leurs lampes de terre cuite ou de bronze[1], et, plus tard, les potiers et les fondeurs de Grèce et de Rome, païens et chrétiens, en firent autant sur les lampes chrétiennes des premiers siècles où, souvent, le Coq apparaît accompagné de la croix[2], ou dirigeant la Barque vers le port paisible et sûr, ou bien encore portant la palme du triomphateur[3] (Fig. IX). Il est possible en plusieurs de ces cas de reconnaître en lui un emblème du Sauveur : l'annonciateur du jour libérateur convenait parfaitement à ce symbolisme, et la littérature chrétienne de ce temps le dit surabondamment. En accord avec elle, une ampoule en terre cuite, des premiers siècles chrétiens, porte l'image de la Vierge Marie qui présente à un personnage placé devant elle son Fils nouveau-né. Au-dessus d'eux, un coq chante et bat des ailes, et un autre coq se voit à leurs pieds[4]. C'est que l'avènement de Jésus fut pour la terre, au spirituel, ce qu'est pour elle, au physique, l'arrivée matinale du soleil qui chasse la nuit et que célèbre le chant des coqs.

Fig. IX – Lampe gallo-romaine en terre cuite, trouvée à Ardin (Deux-Sèvres).
D'après croquis de M. Jean de Fontaines (1903).

---

[1] Voir Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. III, vol. II, col. 2901, fig. 3300.
[2] *Ibid*. fasc. 84, Vbo, Lampes, col. 1133, nos 354-366.
[3] Cf. Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie, t. III, vol. I, col. 164.
[4] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne*, t. I, vol. II, col. 1733, fig. 453.

Les Gnostiques des trois premiers siècles, eux aussi, ont représenté dans leurs figurations hybrides le Coq en tant que héraut de la lumière : on y voit notamment assez souvent un étrange personnage à tête de coq dont les jambes sont des serpents. Et c'est, probablement, comme le Lion serpentiforme et radié, une image du dieu de lumière, IAO, et de l'Esprit des ténèbres (Fig. X).

Fig. X. — Le Coq mystérieux des hérétiques gnostiques sur pierre gravée.
Cf. *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. III, vol. II, col. 3784.

a) *L'emblème direct du Christ. La Voix du Coq*. — Elle n'est pas un chant, elle n'est pas un cri, elle est quelque chose comme un son de fanfare qui jaillit ; selon l'heure, c'est un signal d'alerte, c'est la voix du chef ou du père attentif, c'est le cor du triomphateur qui sonne à tous les échos, très haut, sa victoire et sa joie…

À cette voix du Coq, les Anciens ont attaché de singulières légendes. Quand elle déchire, disaient-ils, le silence des nuits, tous les dangereux rôdeurs nocturnes, et le lion lui-même, sont pris de frayeur, et s'enfuient. Les habitants des villages isolés en bordure des déserts africains, le croient encore, et c'est pourquoi leur estime est acquise aux coqs dont la voix est la plus fortement retentissante. Cette légende s'est conservée aussi dans l'héraldique de la chevalerie française : la noble famille des Vogué de Montlaur, en Vivarais, par exemple, porte en son blason : « *d'azur au Coq d'or chantant, crêté et membré de gueules* » ; et sa devise nous dit : « *Sola vel voce leones terreo* », « ma seule voix épouvante les lions[1] ».

Par un prolongement d'idée, l'antiquité reconnut à la voix du coq le pouvoir d'éloigner aussi toutes les mauvaises puissances des ténèbres, les génies nocturnes, les larves, les goules, les lémures, les phantasmes et spectres de tous genres. Notre symbolisme des premiers temps a transposé cette fiction dans la note chrétienne, et d'aucuns ont cru que la voix du coq mettait en fuite les démons de la nuit rôdant autour de nous. C'est ainsi qu'au IXe siècle, on a représenté sur un bas-relief de Milan un coq dont la voix met en fuite les démons des trois concupiscences[2]. Cette antique croyance traversa la durée du Moyen-Âge et persistait encore au temps de Shakespeare[3] ; deux siècles après lui, Cath. Klauber, sur les beaux cuivres de son illustration des « Litanies de Lorette », nous représente ainsi : « l'Étoile du Matin », la Vierge Marie, dans le cadre radieux d'une étoile à seize rayons au-dessous de laquelle se déroule le tableau que voici : de la mer, se lève l'astre resplendissant du

[1] Cf. V. Bouton, *Nouveau traité des Armoiries*, p. 440.
[2] Cf. Allégrazo, *Monuments de Milan*, p. 113.
[3] Shakespeare, *Hamlet*, acte I.

matin, *stella splendida et matutina*[1] ; sur le rivage, le Coq salue l'apparition du soleil du haut d'un arbre où il est perché, et de dessous lequel s'enfuient le lion et les monstres aériens, les vampires et les dragons ailés : l'Étoile aux seize rayons, c'est Marie ; le Coq, c'est le Christ, Verbe de Dieu, dont la voix met en déroute les puissances d'enfer[2]. C'est ce qu'exprime aussi le Coq auréolé que l'abbé de la Ménardaie, partisan convaincu de l'authenticité de la pseudo-possession diabolique des Ursulines de Loudun, en 1634, a fait graver à la fin du pauvre livre qu'il a consacré, à la fin du XVIIIe siècle, à cette pitoyable affaire[3].

Tout cela en accord avec ce que Rabelais a écrit : « Pourquoy le Léon qui de son seul cry et rugissement espouvante touts animaulx, seulement crainct et révère le cocq blanc ? Car, ainsi que dict Proclus (*libro de sacrifio et magia*), c'est parce que la présence de la vertu du Soleil qui est l'organe et promptuaire de toute lumière terrestre et sidérale, plus est symbolisante et compétente au cocq blanc : tant pour celle couleur, que par sa propriété et ordre spécifique qu'au Léon. Plus dict, qu'en forme léonine ont esté diables souvent veuz, lesquels à la présence du Cocq blanc soubdainement sont disparuz[4] ».

C'est en effet plus particulièrement le coq blanc qui jouissait autrefois, disait-on, du privilège d'éloigner les êtres malfaisants durant les nuits ; et il y a un curieux rapprochement à faire entre cette couleur et l'aube du jour qui est le moment du retour sur terre de la lumière dont le coq est l'annonciateur ; ce dernier est donc bien l'oiseau de « l'*aube* » du jour, l'oiseau de la « blancheur » (*albus*).

Tout le vieux monde a célébré la vertu protectrice du Coq, des colonnes d'Hercule jusqu'en Extrême-Orient, et de Virgile, d'Ovide et de Cicéron jusqu'aux poètes arabes de notre temps. Aujourd'hui encore, au Maroc, en certaines circonstances de la vie familiale, par exemple pendant la naissance d'un enfant, on immole un coq dont la tête est accrochée au-dessus de la porte de la maison. Et ce sacrifice et cette exposition ont pour objet d'empêcher que les démons ne viennent nuire aux premiers jours du nouveau-né[5].

b) *Le Gallicinium*. — La voix du Coq a revêtu un autre caractère dans les cours séculaire de la vie chrétienne. Elle y fut l'emblème de la *Voix du Christ* appelant les âmes à la prière, et les faisant passer de l'ombre de la vie matérielle dans la pleine lumière de la vie spirituelle.

De nombreux maîtres et ascètes des premiers siècles, adoptant ce symbolisme ont dit du *Gallicinium* que c'est l'heure où la voix du Coq, interprète de celle du

---

[1] Saint Jean l'Évang. *Apocalypse*, XXII.
[2] *Les Litanies de la Sainte-Vierge*, illustrées par Cath. Klauber, pl. 41, XVIIIe siècle.
[3] La Ménardaie, *Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun*.
[4] F. Rabelais, *Gargantua*, liv. I, ch. X, éd. de 1732, t. I, p. 71.
[5] Cf. Dr E. Mauchamp, *La Sorcellerie au Maroc*, p. 113.

Christ, devient l'excitatrice des âmes chrétiennes ; ainsi parlent Denis d'Alexandrie, saint Basile, Prudence, saint Ambroise, etc.[1]

Au IVe siècle, saint Hilaire de Poitiers s'écartait un peu de ce thème, et s'exprimait ainsi : « Le coq qui chante et bat des ailes — ressent l'approche du jour. — Nous aussi, avant la lumière, — annonçons au siècle le Christ, notre Roi[2] ».

À son tour, treize siècles plus tard, Jean Racine faisait aux anciens écrivains sacrés un éloquent écho :

« L'oiseau vigilant nous réveille ;

Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit ;

Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille

Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive

Où vous ensevelit une molle langueur :

Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,

Veillez : je suis proche, et frappe à votre cœur[3] ».

Le gallicinium devint, surtout en Orient, un terme consacré dans l'exercice quotidien de la vie monastique. Au Ve siècle, chez les moines égyptiens notamment, nous dit Dom Leclercq, certains monastères ne connaissaient journellement que deux temps régulièrement affectés à la prière en commun : le *Gallicinium* au matin, et le *Lucenarium*, au soir, « l'heure du Coq » et « l'heure de la Lampe ».

Dans le rite catholique romain l'Office dominical de Laudes, qui se chante régulièrement à l'heure du gallicinium, contient cette excitation à la diligence matinale :

« Surgamus ergo, gallus jacentes excitat ».

c) *Le Coq, père, chef et guide*. — En parlant du Taureau, du Cerf, du Bélier, nous avons vu que ces animaux ont symbolisé le Christ Jésus en tant qu'époux mystique et fécond de l'Église, père des fidèles, leur chef, leur guide et leur

---

[1] Voir Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. VI, vol. I, col. 593 et suiv. — Dom Besse, *La Vie et les Arts Liturgiques*, an. 1918, p. 166.
[2] Cf. Muratori, *Anecdota Latina*, t. IV. — S. Hilarit, *Hymnus*.
[3] J. Racine, *Hymne traduit du Bréviaire*.

défenseur. Le Coq partage entièrement avec eux ce symbolisme : sa voix, claironnant dans la nuit, rassure la famille dans laquelle il est époux et père fécond, en lui manifestant son invisible présence ; elle jette, durant le jour, le cri d'alarme du chef, quand le rapace plane en fascinateur au-dessus des siens, qu'il défend, s'il en est besoin ; il les appelle quand il a trouvé la nourriture réconfortante, et les conduit quand il le faut, au refuge assuré. Ainsi, le Christ remonté au ciel agit avec sa famille terrestre, l'Église, si souvent figurée sur les vieux documents d'art des quatre premiers siècles par une barque, et n'est-ce pas son chef et son guide vigilant que représente ce Coq monté sur un navire, qui veille à la proue[1], et qui, parfois, porte la palme du triomphateur[2]. Ainsi le voyons-nous sur plusieurs lampes en terre cuite des quatre premiers siècles. Sur d'autres, plus nombreuses, il est à terre, et porte seulement la palme du vainqueur[3] et cet emblème de victoire peut bien alors, sur les objets chrétiens, se rapporter à l'idée de résurrection qui fut souvent interprétée aux époques anciennes par la palme ou le rameau verdoyants (Fig. XI).

Fig. XI. — Le Coq sur la barque emblématique.
Chaton de bague en jaspe vert ;
Rome, première époque chrétienne.

d) *Le Coq des clochers*. — C'est une pratique fort ancienne que de placer au point le plus élevé des églises l'image du Coq emblématique : celui de la cathédrale de Brescia, qui datait du IXe siècle, était en cuivre doré[4] ; le poète anglais Wolstan, Xe siècle, parle de celui qui dominait la cathédrale de Winchester[5] ; celui de la cathédrale de Coutances fut frappé par la foudre en 1091[6] ; et l'érudit A. de Caumont voit dans cet usage le prolongement d'une coutume usitée dans la civilisation romaine[7]. Il est possible que les Romains se soient servis de l'image du Coq comme motif de girouette, mais les évêques anciens, en plaçant le Coq emblématique au faîte de leurs cathédrales, ont bien entendu lui donner là une signification pleinement conforme au symbolisme qui, dès les premiers temps chrétiens, s'est attaché à lui dans l'Église, et notamment son double caractère de protecteur vigilant et de défenseur courageux de ses enfants, par quoi cet oiseau représente, là, le Christ qui, placé au-dessus de l'Église militante de la terre, veille sur elle et qui, toujours, pour la défendre, fait face aux bourrasques des tempêtes, d'où qu'elles puissent venir ; c'est la protection promise à l'apôtre Pierre, aux

[1] Cf. *Dict. Archéol. Chrét.*, t. 1, vol. II, col. 2198, fig. 706.
[2] *Id.* t. VI, vol. I, col. 8365.
[3] Voir lampes de Vaison, au Musée de Saint-Germain, salle XVI, vitrine IV, n° 2504 ; et lampe d'Utique, au Louvre, salle de l'Afrique du Nord.
[4] Eckard, *De casibus sancti Galli* ; ap. Barraud, *Recherches sur les coqs des églises*.
[5] Voir *Livre Noir de Coutances*.
[6] Voir *Livre noir de Coutances*.
[7] A. de Caumont, *Abécédaire archéologique*, p. 138.

champs de Césarée, contre les menaces des puissances mauvaises, contre les entreprises des « Portes de l'enfer[1] ».

Et l'office d'anémoscope, de girouette, qu'assure le coq de nos clochers en le maintenant toujours face au vent, rend ce symbolisme perpétuellement exact. Georges Clemenceau ne le connaissait pas, quand, écrivant en son déclin, il n'attribuait aux coqs de nos églises, comme aux coqs religieux d'Extrême-Orient, que le seul caractère d'annonciateur de la lumière[2].

e) *Le Coq emblème de résurrection*. — Chaque matin, la renaissance du jour après la mort de la nuit qui étend sur la terre l'ombre et le silence, est une sorte de résurrection : saint Clément, l'un des premiers papes, le déclarait déjà « Le jour et la nuit nous expriment la résurrection : la nuit se couche, le soleil se lève[3] » ; et saint Épiphane parle de même manière. L'oiseau qui chante le moment où se fait cette succession du jour à la nuit devait naturellement symboliser la même idée ; c'est pourquoi sa voix matinale a été prise par les premiers symbolistes pour l'emblème de la voix toute puissante du Christ juge qui, à la fin des temps, donnera le signal de la résurrection des Morts ; nous en trouvons la preuve dans l'hymne du poète Prudence, IVe siècle, qui désigne ainsi la voix matinale du Coq : « C'est la figure de notre Juge[4] ».

Martigny a fort congrument signalé ce caractère du Coq en tant qu'emblème du Christ, auteur de la résurrection des morts et juge de ces morts ressuscités, c'est par là qu'il explique la présence de l'image du Coq sur des tombeaux chrétiens des premiers temps, où elle se trouve associée à des formules d'espérance et de foi plus ou moins explicites en la résurrection future[5].

(*À suivre*).

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Voir Saint Matthieu, *Évangile*, XVI, 18.
[2] Cf. G. Clemenceau, *Au soir de la pensée*. — *Les Symboles*, t. 1, p. 314.
[3] Saint Clément, *Épître aux Corinthiens*, XXXIX, 2.
[4] Prudence, *Cathemerinon*, I, 16.
[5] Voir Martigny, *Dict. des Antiquités Chrétiennes*, p. 117.